

Bulletin météorologique.

Washington, 17 mars— Indications pour la Louisiane et le Mississippi—Temps menaçant suivi pluie; plus frais dans la partie du vent d'est.

LA RECEPTION

FAITE

WM JENNINGS BRYAN,

A la Nouvelle-Orléans.

Milliers de Personnes

Attendent à la gare du chemin de fer—et lui font une ovation.

Une heure de l'après-midi.

IL PARLE DEVANT LA Convention Constitutionnelle.

A cinq heures.

IL EST REÇU AU Cercle de la Presse.

Dans la soirée, il harangue.

AU Club Athlétique

Plus de cinq mille personnes.

ET attend visite, plus tard.

AU Club Choctaw.



JOHN FITZPATRICK.

Le Capt. Fitzpatrick avait eu l'excellente idée de faire apporter à la gare une foule de doucours et un énorme fourneau pour faire le café et le maintenir à la chaleur convenable, jusqu'à l'arrivée du train qui amenait en ville M. Bryan.

Le transfert de M. Bryan et de ses bagages, se fit bien vite dans le char spécial et, alors, M. Fitzpatrick présenta l'Hon. Bryan aux hôtes qui étaient venus à sa rencontre.

Après M. Fitzpatrick, le sénateur Liverman prit la parole et, au nom de la Convention et du parti démocrate, lui exprima toute l'admiration dont ses talents et son patriotisme sont l'objet parmi notre population.

Les présentations terminées, M. Bryan accepta une tasse de café avec un ou deux biscuits, qu'il grignota, tout en causant avec ses hôtes.

les éloges qu'ils se sont plu à décerner à l'homme de talent. "J'ai l'honneur de vous souhaiter la bienvenue au nom de la population de la Nouvelle-Orléans, a dit M. Flower. Nous vous offrons une franche et cordiale hospitalité, quelle que soit, d'ailleurs, la différence des principes qui nous dirigent. La population attend beaucoup de vous et elle écoutera avec avidité vos enseignements sur la science du gouvernement."

Ce discours, dont nous donnons simplement la substance, a été chaleureusement applaudi par la foule. La musique—car il y avait un orchestre près de l'estrade—a exécuté alors l'air de Dixie.

M. Kruttschnitt a pris la parole après le maire Flower et a prononcé une allocution qui lui a valu de nombreux applaudissements. M. Bryan se tournant alors vers le comité a dû s'excuser de la fatigue qui l'empêchait de prononcer un long discours en plein air, mais il a remercié en termes exquis toute l'assemblée, dames et messieurs, de la généreuse et cordiale hospitalité dont il était l'objet.

Après l'Est, nous sommes tous citoyens d'un même pays et nous venons de prouver, dans une récente occasion, qu'un même sentiment nous anime et qu'un même devoir nous guide.

Une triple salve d'applaudissements a accueilli les dernières paroles de M. Bryan, et il lui a fallu attendre bien longtemps avant de pouvoir remercier la population de la chaleureuse réception qui lui était faite.

Puis, ayant pris le bras de M. Flower, il se rendit à la voiture qui l'attendait pour le conduire, par la rue Royale, à l'hôtel St-Charles. Les membres du comité avaient aussi leurs, qui formaient le cortège et c'est au milieu d'une foule amie que l'on atteignit l'hôtel.

Il faut remarquer que M. Bryan a évité de traiter à fond les affaires de Cuba et surtout l'affaire du Maine. Il veut laisser avant tout la parole à la cour d'enquête. Quant au crédit que le Congrès a voté pour le cas de guerre, il ne peut que l'approuver hautement, comme tout bon citoyen doit le faire.

Au Cercle de la Presse.

A cinq heures de l'après-midi, M. Bryan, accompagné du capt. John Fitzpatrick, est arrivé au cercle de la Presse, où il a été reçu par le président du cercle, M. Armand Capdevielle.

Plus de cinq cents personnes, dames et messieurs, bien avant cette heure, occupaient des sièges dans les deux grands salons, et dans la salle d'attente.

Le premier à prendre la parole, a été M. Capdevielle. Il a souhaité la bienvenue au distingué visiteur, et a retracé à grands traits la brillante carrière de M. Bryan, comme journaliste.

en public sur certains sujets, donner pouvoir parler sur tous les sujets. Je suis venu ici, cette après-midi, me n'attendant pas à prononcer ce qu'il est convenu d'appeler un discours; et je ne désire pas dire à la Presse que je vois si bien représentée autour de moi, des choses que je ne sais pas.

J'ai été, moi-même, éditeur d'un journal à une époque; et d'après me fallait lui fournir par semaine deux colonnes. Que de fois n'ai-je pas dû dissimuler mes colères dans des circonstances ordinaires de la vie; mais dans ce que j'écrivais pour le journal, je flagellais bel et bien toutes les médiocrités dont j'avais à me plaindre.

La Presse s'est toujours montrée bienveillante à mon égard, et je lui en ai toujours témoigné de la reconnaissance. Souvent, pourtant, elle m'a fait dire des choses que je n'avais pas dites; et n'a pas dit d'autres choses que j'avais dites.

Dans une circonstance, la Presse voulant faire de moi un héros, m'a quelque peu couvert de ridicule. Dans un accident de chemin de fer, on m'a fait sauter de la fenêtre d'un char, et on a raconté qu'immédiatement après moi, une dame avait également sauté hors du char. Comprenez-vous que j'aie songé plutôt à me sauver qu'à sauver la dame?

C'est sur ce ton badin qu'a parlé le plus longtemps M. Bryan; mais en terminant, son langage a été élevé et ses pensées ont été profondes.

Il a rappelé, pour faire valoir le grand rôle que joue la Presse dans la société et auprès d'un gouvernement, un mot de Jefferson: "Si j'avais à choisir, a dit ce dernier, entre un gouvernement sans Presse et une Presse sans gouvernement, je choisirai la Presse sans gouvernement, parce que le journalisme bien compris a la noble mission d'éclairer et d'instruire le peuple."

Souvent M. Bryan a été interrompu par de fréquentes applaudissements; et quand il est descendu de l'estrade, les officiers du cercle l'ont conduit dans un salon privé, où il a pu causer intimement avec quelques messieurs qui sont venus l'y saluer, entr'autres: le maire Flower, M. J. Gentil, Paul Capdevielle, Carlton Poole, Norman Walker, W. J. Leppert, Jos. Aby, le général Cosgrove.

Avant de se retirer du Cercle, l'éminent orateur a été présenté à une cinquantaine de dames; et, en galant homme qu'il est, il a eu pour chacune d'elles un mot aimable, un mot d'usage.

Quelques heures plus tard, le cercle rouvrait ses salons à l'occasion d'un concert organisé par le comité des fêtes qui préside avec un tact merveilleux un des membres les plus populaires du cercle, M. J. M. Lévesque.



J. M. LÉVESQUE.

Les frais de cette soirée musicale ont été faits par Miles Valdes, contralto, E. Wehrmann, pianiste, MM. B. Bégué, baryton, et Hy Wehrmann, violoniste.

Notre public a souvent applaudi Mlle et M. Wehrmann dont l'éloge comme instrumentistes n'est plus à faire.

Mlle Valdes a chanté un air de Mignon et un air de la Favorite; elle y a obtenu un véritable triomphe.

SOLUTION D'UN PROBLEME.

Le problème de la vie à bon marché paraît être définitivement résolu. C'est à un philanthrope américain qu'on en doit la solution. Cet ingénieux personnage vient d'ouvrir à New York, dans Division-Street, une sorte de boarding-house, où les Yankees hébergés et nourris moyennait la faible somme de quatre cents (20 centimes) par jour.



Mlle CLARA LARDINOIS.

Mlle Lardinois qui devait chanter un air de Misoli et la Vibarrella de dell'Opera, en a été empêchée par une indisposition.

De bonne heure, dans la soirée, Mlle Lardinois s'est excusée par lettre de ne pouvoir prendre part au concert.

Nous regrettons qu'il en ait été ainsi, car l'occasion était excellente pour l'artiste de se produire devant un public d'élite et de faire admirer son talent et sa remarquable voix.

Hier, à 8 heures du soir, M. Bryan s'est rendu au Tulane Athletic Club, où il était impatientement attendu. Il y avait une foule compacte venue pour l'entendre et admirer sa parole. Il a prononcé un long discours sur son sujet favori, la frappe libre de l'argent.

Il a discuté la question du taux de 1 à 16, dont tout le monde a entendu parler. M. Bryan attribue à la loi la baisse de valeur de l'argent et la hausse de celle de l'or. Il nous semble que la nature entre bien pour quelque chose dans la différence établie, de tout temps, entre les deux métaux.

Sur ce sujet on peut être d'un autre avis que M. Bryan. Il n'y a qu'une chose sur laquelle tout le monde reste d'accord, c'est sur son talent d'orateur qui est presque incomparable.

UN CENTENAIRE.

Le châte de cachemire vient de célébrer le centenaire de son règne en France. C'est la future impératrice Joséphine, qui était alors une reine de la mode, qui l'avait adopté en 1793.

A cette époque, le prix d'un châle variait entre 7,000 et 15,000 fr. Le châle de prix resta en faveur jusqu'au sacre de Louis-Philippe et ne fut détrôné que par les imitations anglaises à vil prix qui rendirent le châle accessible à toutes les bourses.

Aux Indes, le châle a encore conservé sa faveur d'antan et figure parmi les objets précieux que les princes indiens envoient régulièrement comme tribut à la reine Victoria.

La reine possède une quantité prodigieuse de châles indiens; elle en offre à chaque occasion aux dames de son entourage et comme cadeaux de noces, et les châles de la reine sont devenus légendaires en Angleterre, car il serait difficile de trouver une famille appartenant à la haute noblesse du pays qui n'en possédât plusieurs exemplaires.

Souvenir d'un naufrage.

Un bibliothécaire en retraite, M. Aubert, qui passe l'été à Vildé-la-Marine auprès de Cancale, a apporté l'autre matin à la Bibliothèque nationale de Paris, une carte trouvée en mer par des pêcheurs. Cette carte était enfermée dans une bouteille, mais le bouchon rongé par la mer avait laissé pénétrer l'eau, qui avait presque effacé ce qui était écrit.

M. Aubert demandait une lecture exacte du texte. En voici la traduction, car le texte était en allemand.

Perle de l'Elbe. Ah! ma chère fiancée Mina, je ne te reverrai que dans l'autre monde.

Je prie celui qui trouvera cette carte de l'envoyer à Mina Frankel, à Buchau Federsée (Wurtemberg).

De l'autre côté de la car y avait cette adresse gravée, comme une carte de visite.

BERNARD RAMSPERGE de la maison C. Gomer Fabricants de bas Weingarten

L'Elbe, transatlantique allemand, s'est perdu corps et biens dans la mer du Nord, en 1895. De ces trois cent quatre-vingts passagers ou marins, il ne se sauva que vingt personnes.

M. Aubert a envoyé immédiatement le mot à Mina Frankel et la copie à la maison Gomer.

NOUVELLES ALLUMETTES.

On procède, en ce moment, à la manufacture de Trélazé, aux études industrielles de fabrication d'un type d'allumettes inventé par un ingénieur de l'Etat.

Ces nouvelles allumettes s'allument avec facilité par une friction légère sur la boîte ou sur une surface dure quelconque, ne dégagent pas de vapeurs désagréables, et enfin, ne craignent pas l'humidité.

Elles ne renferment ni permanganate, ni plomb, et ne peuvent, par conséquent, compromettre en aucune façon la santé des ouvriers appelés à les fabriquer.

La pâte dont elles sont enduites est tout à fait nouvelle, elle n'a jamais été utilisée jusqu'à ce jour. C'est un composé de phosphore qui tout à une haute température, circonstance qui, comme on sait, enlève au phosphore ses propriétés nocives.

Si l'essai de fabrication par grandes quantités, auquel on procède à Trélazé, réussit, la fabrication des allumettes ordinaires au phosphore blanc serait prochainement supprimée et remplacée par celle des nouvelles allumettes. Le prix de vente serait le même.

MOTS DE LA FIN.

Au Tribunal civil. Un avocat.—Voici un document qui établit que notre adversaire a reçu un pot-de-vin. Le Président.—Je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'il soit versé au débat. (Hilarité dans l'auditoire.)

Education sentimentale. Bireau nls.—Dis donc p'pa, pourquoi que les cochers, quand ils rentrent chez eux, ils emportent leur fouet? Bireau père.—Parce qu'ils sont mariés, mon enfant.

On parlait, devant notre ami S.... de cette vieille dame qui a laissé toute sa fortune—plusieurs millions—aux animaux. —A quel mobile a-t-elle bien pu obéir demandait quelqu'un. —C'est bien simple, répondit S.... elle aura voulu être sûre que ses héritiers ne diraient pas de mal d'elle.



WILLIAM J. BRYAN.

Nouvelle-Orléans a fait, hier, une belle réception à M. Wm. Jennings Bryan, l'ex-candidat du parti démocrate à la présidence des Etats-Unis.

Il est sur une invitation de la Convention Constitutionnelle de la Louisiane, que l'apôtre de la frappe de l'argent est venu à Nouvelle-Orléans. C'est, on doit appeler, M. Liverman, de la classe De Soto, qui avait pris l'initiative de cette invitation, il a remercié et terra pour attirer le but qu'il poursuivait.

Sur son côté, le comité de la convention n'avait rien épargné pour que cette réception beaucoup

bonne heure, hier matin, Liverman et Fitzpatrick, au Club Choctaw où des centaines attendaient, eux et leurs compagnons, au Bois, où allait se faire la réception de l'illustre tri-

arrivaient MM. O'Connor, Sanders, Juge Coco, Pujol, Smith, Col L. D. Moore, Monmon, Breazeal, Commissaire de Police, Capdau, Dickson, de Rapides, et le lieutenant-gouverneur Snyder et l'on partait au Club Choctaw pour prendre le char spécial qui attendait ces visiteurs à la gare du North-estern.

—A quel titre! vous qui avez cette carte pauvre petite à une si belle abominable... qui l'avez enlevée chez vous... qui, en ce moment même, lui prodiguez si aimablement vos soins... —Ce que j'ai fait là, n'importe à l'aurait fait à ma place.

—Mais ce que vous n'ajoutez pas, monsieur, c'est que, grâce à vous, le crime affreux qu'allait commettre cette mère désespérée n'a pas été accompli... Vous avez ainsi épargné à cette famille une perte... un déshonneur publics... que ne sont pas là des titres, je vous le demande où on pourrait en parler.

—Eh bien soit, monsieur, accordez que le hasard m'a donné une qualité pour intervenir. Que faut-il faire? —C'est le meilleur moyen de perdre le procès, monsieur le colonel. Une lettre arrivera tard peut-être quand le père Thibaudier aura appris d'autre source, la mort déplorable de sa fille... quand il aura déjà été poussé par ceux qui l'entourent à ses pires résolutions... Non, ce n'est pas ainsi que vous parviendrez à lui faire accepter la discussion et à le convaincre.

—On pourrait faire porter par express. —Une lettre ne répond pas aux objections... Elle ne combat pas... c'est aussi à une bataille difficile à gagner que je voudrais vous envoyer. Allez à

Brunov, mon colonel... Tenez j'en appelle à la charité de Mme de Croixmaure.

La comtesse écoutait silencieusement ce déployer qui avait déjà trouvé le chemin de son cœur.

—Qu'en dites-vous, Hélène? demanda M. de Croixmaure encore indécis.

—Monsieur a raison, répondit-elle. Achevons ce que la Providence nous a permis de commencer.

Le colonel céda visiblement. —Alors, il faudrait y aller de main... de très bonne heure... —Oui, monsieur le colonel. —Prendre un des premiers trains...

—Et comme je pourrais vous en dire autant, touchez là, monsieur.

M. de Croixmaure tendit sa main largement ouverte au coturier qui la serra avec empressement, très flatté de cette marque d'estime.

Mais en même temps qu'un témoignage de sympathie, c'était aussi une façon polie de clore cet entretien.

Astier prit congé en renouvelant l'assurance que, là-haut, dans le petit appartement où la pauvre morte dormait, à la leur des flambeaux, son sommeil de marbre, la nuit s'acheverait en un respectueux recueillement.

Et, dès qu'il se fut retiré, la comtesse sautant au cou du colonel: —C'est bien... C'est très bien, Raymond, ce que vous faites là... Mais j'étais sûre que vous accepteriez.

de moitié de la devise de Croixmaure? —La seconde... et la plus belle, Raymond.

III A BRUNOV.

Ce jour-là, le père Thibaudier s'était levé d'assez mauvaise humeur.

Depuis l'aube, car il était matineux et il s'ennuyait au lit dès qu'il voyait l'aurore, il maugréait, cherchant chicane à sa servante Célestine; à son grand faignant de fils Alexandre, à son chien Finaud, à tous les êtres de la maison.

C'était un petit vieux, ce père Thibaudier. Un petit vieux, qui, toute sa vie, avait travaillé dur, qui, sur son, avait dans le commerce des grains, gagné une jolie fortune, et qui, voilà une dizaine d'années, s'était complètement retiré dans sa maison de Brunov, où le jardin, un jardin admirablement tenu, produisait ferme et rapportait gros.

lunettes dont il fallait, chaque année, hélas! aggraver le numéro.

Mais sa mauvaise vue ne l'empêchait pas de tout surveiller, de tout contrôler, de tout épier, et de faire le diable à quatre, dès qu'il trouvait ses gens en faute: Célestine, seule, ayant le pouvoir de dompter son boule-dogue de maître.

En ce moment, avec sa vieille redingote usée, car bourgeois il était et en bourgeois, dès le matin, il s'habillait, avec sa grande casquette à oreilles—celle qu'il mettait autrefois, quand il voyageait pour son commerce,—avec ses souliers ferrés,—ceux qui pouvaient sans inconvénient piétiner du matin au soir dans les plates-bandes; il examinait avec une attention de propriétaire, d'inquisiteur aussi,—des plants de melon.

—Célestine, Célestine! s'écriait-il tout à coup, d'une voix sèche, grêle et stridente.

—Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc encore? —Il y a... et y a que, cette nuit, on n'a pas recouvert ces couches chaudes... il y a que mes plants ont en froid... que la pointe des feuilles a été grillée par la gelée blanche de ce matin... que la floraison va avorter... voilà ce qu'il y a.

mais; quand il s'agit de faire l'ouvrage... et tu te fies à celui-là!

—Je vous dis qu'il les a mis... —Allons donc! Viens voir un peu dans quel état ils sont, ces plants de melon... viens donc voir!...

Et, sur l'appel de son maître, Célestine Rencnel apparut. Une forte fille, qui était déjà du mauvais côté de la quarantaine.

—Une créature rougeauda à la charpente anguleuse, à l'air brusque, au teint hâlé, au regard fuyant.

—Peut-être... autrefois... il y a longtemps... avait elle eu la beauté du diable; celle qui est faite de jeunesse, de vigueur et de santé.

dre avait en Célestine Rencnel une alliée... une alliée fidèle.

Car la servante, haussant la voix pour la mettre au diapason de celle du père Thibaudier: —Et je vous dis, moi, que j'ai vu votre fils étendre les paillasons. Ce n'est pas sa faute si vous n'avez pas voulu acheter des chaises.

—Le jardin en est plein... de chaises... il y en a partout!... —Seulement, ils sont employés ailleurs. Vous vous êtes entêtés, et avec le froid qu'il fait la nuit, il suffit d'un courant d'air qui passe par la fente d'un paillason pour qu'une couche soit perdue... Et vous en perdez bien d'autres...

—Et puis quand il s'agit d'Alexandre... je devais m'y attendre... je m'y attendais... Il a toujours bien fait... lui... —Et au moins, riposta la servante, il n'est pas tâtilon, méfiant et grogneux comme vous.

—Oui... ça marcherait bien s'il était le maître... —Pourquoi donc ça ne marcherait-il pas bien? A continuer.

Mrs. Winslow's Soothing Syrup. Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEething, with PERFECT SUCCESS. IT SOOTHES THE GUMS, SOFTENS THE GUMS, ALLAYS ALL PAIN, CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHEA. Sold by DRUGGISTS in every part of the world. Be sure and ask for Mrs. Winslow's Soothing Syrup, and take no other kind. Twenty-two cents a bottle.